

Ami de Thémis, grande voix de notre temps : Frédéric Pottecher

Autor(en): **Gygax, Georges / Pottecher, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **16 (1986)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829448>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ami de Thémis, grande voix de notre temps:

Connaissez-vous Frédéric Pottecher? Sûrement. Connaissez-vous Bussang? Hum... Pourtant ces deux noms, celui du célèbre journaliste et celui de la petite cité sont indissolublement liés. Bussang est une charmante localité des Vosges, à la limite de l'Alsace, à l'endroit où la Moselle prend sa source. 2500 âmes, ce n'est pas la cohue, mais les Bussenets méritent un coup de chapeau parce qu'ils ont su donner à leur commune une auréole de célébrité. Au XVI^e siècle, Bussang exploitait des mines d'argent. Plus tard, ses eaux furent très recherchées par les anémiques. Et puis Bussang compte parmi ses administrés une grande famille, les Pottecher. L'un d'eux, l'œil toujours vif et le verbe viril, est Frédéric Pottecher qui fut et est toujours le plus fameux chroniqueur judiciaire de France. C'est de lui que nous allons parler ici avec infiniment de plaisir parce qu'il est de



ceux qui n'ont jamais cessé de faire honneur à la profession de journaliste. Aujourd'hui encore, à 80 ans, il écrit, articles et livres, donne des conférences, et quand un procès électrise les foules, la TV l'appelle et lui demande son opinion. L'opinion d'un homme qui a soixante ans de métier et qui a assisté aux plus grands procès de ce siècle, en francophonie surtout, et en a rendu compte avec un art consommé. La grande voix de Pottecher est écoutée. Elle ne mâche pas les mots. Ce chroniqueur aimé exprime des opinions que son sens de la justice, sa connaissance des hommes et des lois, son impartialité enfin, lui dictent.

Un village...

Il habite depuis cinquante ans le même appartement du Palais Royal, à Paris, rue Valois, propriété de la Banque de

FREDERIC POTTECHER

Son «village»: le Palais Royal.



France. Il eut Colette et Jean Cocteau pour voisins. De ses fenêtres, on tombe sur celles de Mireille.

«En habitant ici, dit-il, j'ai connu beaucoup de gens célèbres. Le Palais Royal est un village... Je me rappelle une de mes rencontres sur le trottoir avec Cocteau. Un homme passionnant. Pendant trois quarts d'heure, il m'a parlé de son métier... Colette, elle, m'appelait quand elle me voyait passer. Elle cultivait son savoureux accent bourguignon. De ce village, Richelieu avait fait son domaine personnel qui s'étendait jusqu'à l'emplacement de l'actuelle Bourse. Il y a reçu Louis XIII. C'est ici que Bonaparte a «levé» sa première femme, jolie, pauvre et peu farouche...»

Un fameux historien, Frédéric Pottecher! Un jour peut-être écrira-t-il l'histoire de «son village» parisien. Mais si Paris lui est cher, il demeure viscéralement fidèle à Bussang où il possède une maison et où il a vécu des années passionnantes.

«Mon père, Georges Pottecher, fabriquait des couverts, fourchettes et cuillers. Mon arrière-grand-père avait eu l'idée de cette industrie. L'usine existe toujours, mais elle a changé de raison sociale. Nous étions cinq enfants, quatre garçons et une fille. Un de mes frères s'est occupé de l'affaire, mais il est mort jeune, suite d'accident. Un autre est magistrat retraité. La famille Pottecher est toujours solide grâce à dix-huit petits-enfants... Nous sommes une vraie famille de l'Est. Ma mère, originaire de Saxe, s'appelait Wappler, un nom encore très répandu en Allemagne de l'Est, pays que j'ai visité avec intérêt et qui ne correspond pas à ce que les journaux en disent. Sous Bismarck, les Wappler sont venus à Strasbourg, puis dans les Vosges après la guerre de 70, ne voulant pas devenir Prussiens...»

Le Théâtre du Peuple

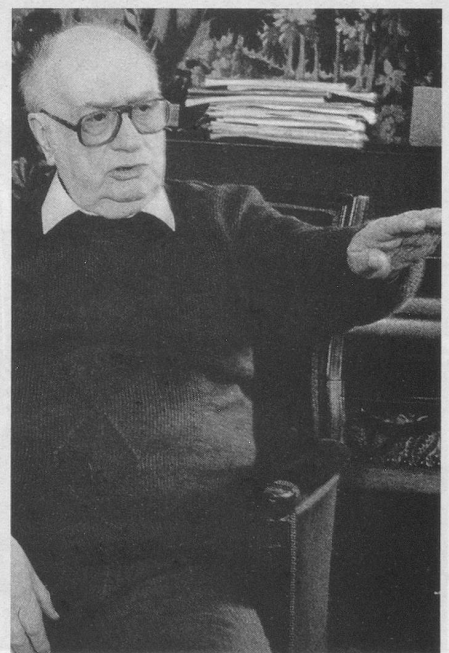
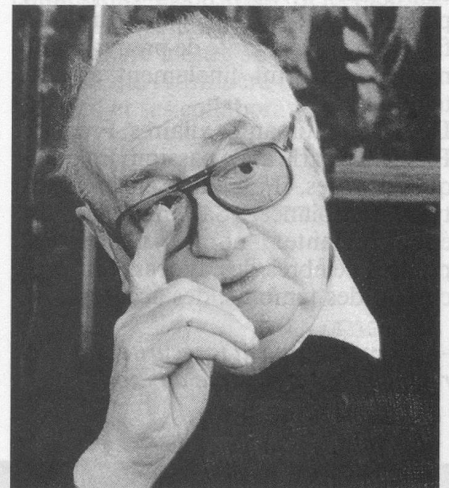
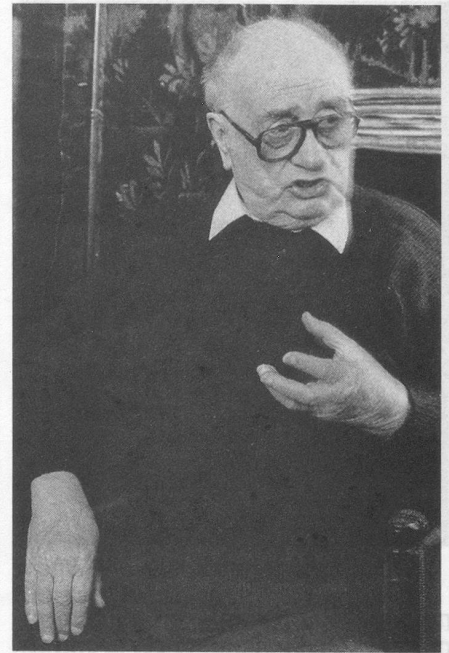
«Je tiens à mentionner spécialement un de mes oncles, Maurice, un poète et écrivain qui connut Verlaine et enterra Victor Hugo. Il créa le Théâtre du Peuple à Bussang qui inspira Morax pour Mézières. Avec mes frères et sœur, je suis monté sur les planches. C'était un théâtre de famille dont le but consistait à créer une scène pour le peuple, qui lui permette de voir, de vivre sa légende. Ma famille recevait à Bussang de nombreux écrivains et acteurs... Je suis resté très attaché à ma patrie vosgienne...»

— Vos premiers pas dans le journalisme...

— Tout au début j'ai travaillé quelques mois à *L'Œuvre* où je m'occupais des chiens écrasés. Puis ce fut *Comœdia* pendant sept ans. Pour m'en sortir financièrement, j'ai aussi vendu des journaux et des voitures. Francis Carco m'a acheté une Talbot... Puis je fus mobilisé dans le train des équipages et envoyé à la guerre comme motard. Fait prisonnier, j'ai été transporté en Prusse orientale dans un wagon à bestiaux. A Hallenstein, j'ai crevé de faim pendant plusieurs mois avant d'être évacué avec une affreuse sinusite dans un autre camp. Un toubib français m'a soigné et finalement je fus déclaré inapte à tout service et rapatrié. J'arrivai à Belfort après un an et demi de captivité. A Belfort, j'appris qu'il existait un général français qui n'avait jamais capitulé et qui dirigeait les forces de la France libre: de Gaulle! Ne voulant rien avoir à faire avec Vichy, j'ai pris le large, passé la ligne de démarcation et retrouvé ma femme à Paris d'où je partis bientôt pour Marseille et la Corse, en novembre 1942. L'île fut libérée en septembre 43, et c'est à ce moment-là que j'ai retrouvé Louis Vallon, devenu ministre de de Gaulle. Avec son aide, je partis pour Beyrouth via Alger. Je suis arrivé à Beyrouth au moment où tout allait vraiment très mal. J'ai rencontré Jean Gaulmier, directeur de l'Information, qui m'engagea. Dès lors, je déployai une intense activité à la radio de Beyrouth, écoutée dans tout le Moyen-Orient, et où, chaque jour, je présentais un bulletin. Je me rappelle notamment avoir lancé un SOS sur les ondes en faveur de nos prisonniers. En huit jours, j'avais réuni 40 000 colis... Enfin, en septembre 44, je revins à Paris avec une immense émotion... et sans le sou. Les gaullistes étaient en train de mettre sur pied une agence d'information dans le but de réorganiser la radio. Je signais mes papiers Jean des Vosges dans l'émission quotidienne qui m'avait été attribuée.»

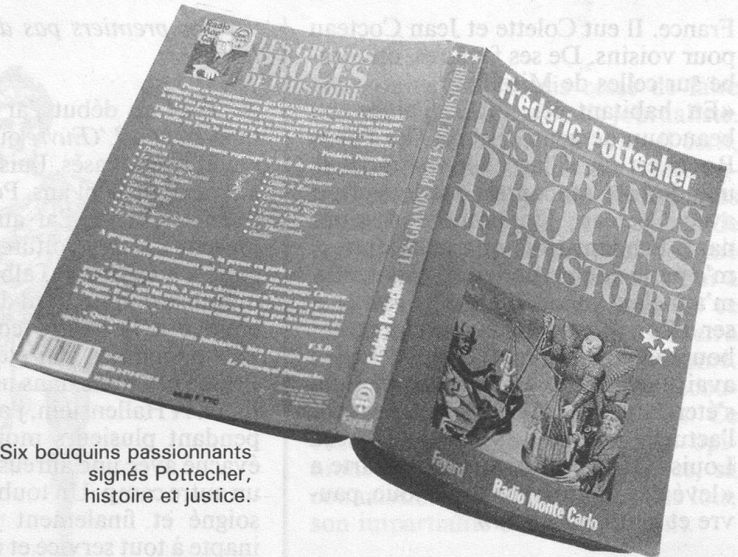
Les grands procès

«Les événements allaient donner à ma carrière une orientation bien définie. Je devins chroniqueur judiciaire lors du procès de de Brinon, suivi de celui de Pétain en 45. Désormais ma voie était tracée. Ce furent, parmi beaucoup d'autres, les affaires Dominici, Marie Besnard, Pierre Jaccoud, etc. Le





« Je suis pleinement d'accord avec M. Badinter ! »



Six bouquins passionnants signés Pottecher, histoire et justice.

procès Dominici m'a profondément marqué. Quelle famille, ces Dominici... Quant à Marie Besnard, je suis persuadé de son innocence. On lui a fait trois procès; faute de preuves et de mobiles, elle fut finalement acquittée...»

De ces retentissantes affaires, Frédéric Pottecher parle avec passion. En quelques phrases, il excelle à en reconstituer l'ambiance. Sa mémoire est époustouflante: noms, plaidoiries, phrases célèbres des avocats, du procureur, des témoins, des accusés...

— Dans le climat d'insécurité actuelle, regrettez-vous la peine de mort?

— Je suis tout à fait abolitionniste! La guillotine, c'est effroyable. Je me rappelle ce gamin guillotiné qui avait tué oncle et tante avant de bouter le feu à la maison. C'était en 1938. A cette époque, les rédactions recevaient une invitation imprimée, avec des blancs qui devaient être remplis à la main. On m'a envoyé à cette exécution. Epouvantable! Je garde un souvenir cauchemardesque de cette journée... Je suis absolument persuadé que la peine de mort n'a pas d'effet dissuasif. La vérité est que la population augmente, mais que les crimes de sang diminuent. Le jeune Ranucci, guillotiné il y a trois ou quatre ans, a été le dernier

condamné à mort exécuté en France. M. Badinter, garde des Sceaux, qui fit abolir cette peine, a raison. Je suis pleinement d'accord avec lui.

— Mais que préconisez-vous pour assainir le climat?

— Les trois-quarts des délinquants sont des récidivistes. Il faut arriver à dégonfler l'effectif des prisons. M. Badinter a créé quelque chose de très intéressant: les travaux d'utilité collective. Occupier les condamnés légers à des travaux utiles en dehors de la prison évite les périlleuses promiscuités. La prison pourrit. Il faut l'humaniser. La prison ne contient pas que des assassins... Les petits délinquants peuvent, au moment de leur condamnation, choisir ces travaux d'utilité collective. Ils effectuent au maximum 240 heures de travail effectif, ce qui représente environ 6 semaines de privation de liberté. Les gendarmes sont chargés de les surveiller et les condamnés ne touchent aucun salaire. C'est une bonne solution. Ses effets sont bénéfiques, c'est indiscutable.

— Si c'était à refaire, M. Pottecher...

— Je referais la même carrière, sans une seconde d'hésitation...

Georges Gygax
Photos Yves Debraine



Depuis 50 ans dans le même appartement, propriété de la Banque de France.